

entêtement qu'il appelait de la fermeté. Aussi Louis XIV, qui savait apprécier les hommes, ressentait-il pour lui plus de compassion que d'estime. Au lieu de déployer l'activité commandée par les événements et d'agir pour intéresser tous les souverains à sa cause, il discutait avec des théologiens sur des points de dogme ou de discipline. Les Français lui appliquaient railleusement le mot de La Hire : « On ne perd pas plus gaiement un royaume. » On assure même qu'un prêtre, rappelant cet autre mot de Henri IV : « Qu'un royaume valait bien une messe, » tint ce propos un peu déplacé dans la bouche d'un archevêque : « C'est un saint homme : pour une messe il a sacrifié trois couronnes. » Cependant Louis XIV était bien décidé à secourir Jacques de tout son pouvoir ; mais ses ministres servirent mal ses intentions, ou plutôt ils traversèrent sciemment un projet qui n'était pas dans leurs vues. Il ne crut pas prudent de distraire quelques régiments de son armée au fort de la coalition européenne ; mais il offrit d'ailleurs, à Jacques II tout ce qu'il réclamait. Tyrconnel pour affirmer l'autorité de ce prince en Irlande. Une escadre, à Brest, eut l'ordre de se tenir prête à appareiller, et reçut à son bord 40.000 fusils, de l'artillerie, des équipages et 500.000 couronnes d'or. Jacques II n'emmenait avec lui que douze cents Anglais, et deux cents officiers français commandés par le comte de Rosen. A son départ, Louis lui fit don de sa propre cuirasse, et lui dit avec cette exquise délicatesse que nul n'a possédée à un si haut degré que ce prince : « Je dois souhaiter de ne plus vous revoir ; cependant, si la fortune vous était de nouveau contraire, vous me trouveriez encore pour vous tel que j'ai toujours été. »

Jacques II débarqua en Irlande dans la baie de Kinsale, accompagné de quelques Anglais de distinction, parmi lesquels on remarquait son fils naturel, Berwick, le futur vainqueur d'Almanza. A Dublin, il convoqua le parlement irlandais et tint conseil. Il voulut d'abord organiser les affaires d'Irlande et établir fermement son autorité dans ce pays ; ce fut une faute, car ses partisans en Angleterre le pressaient de se porter au plus tôt sur la côte occidentale de l'Ecosse ou de l'Angleterre, où les royalistes iraient le retrouver en foule. Mais les conseillers de Jacques furent d'un avis opposé, et sa condescendance le perdit ; l'opinion publique en Angleterre flétrissait encore Guillaume du nom d'usurpateur : c'était un fils ingrat qui n'apportait pas à son beau-père, comme il s'en était vanté dans sa proclamation, des conseils sages, un appui désintéressé, mais qui venait soulever contre lui toutes les passions pour s'approprier sa dépouille ; c'était, non le roi de la nation anglaise librement choisi par elle, mais l'élu d'une faction qui, dans la chambre des lords, n'avait obtenu qu'une majorité de deux voix. Jacques II ne sut point exploiter ce revirement opéré dans les esprits ; il s'acharna au siège de quelques villes qui lui résistèrent vaillamment, tandis que son habile et actif adversaire organisait de redoutables moyens de défense, tout en adoptant les plus sages précautions pour apaiser les difficultés intérieures. Jacques n'avait pas voulu aller en Angleterre ; ce fut Guillaume qui alla en Irlande. Il commença par y envoyer le maréchal de Schomberg, qui débarqua dans l'Ulster au mois d'août (1689) avec dix-huit régiments d'infanterie, parmi lesquels trois de réfugiés français, cinq de cavalerie légère et un train suffisant d'artillerie ; mais c'étaient des troupes de nouvelle levée et peu capables d'un service aussi pénible qu'une guerre en Irlande. Jacques, au contraire, avait une armée trois fois plus forte que l'armée anglaise, et, de plus, commandée par des officiers français formés à l'école des grands généraux de ce temps. On aurait dit que la fortune voulait servir Jacques en dépit de lui-même, et que ce prince voulait repousser ses faveurs. Il essaya quelques démonstrations insignifiantes contre Schomberg ; mais celui-ci, qui n'ignorait pas le peu de discipline qui régnait parmi ses troupes, affaiblies d'ailleurs par les privations et les maladies, resta prudemment dans ses lignes, et Jacques finit par battre en retraite. Bientôt ce prince reçut un renfort de sept mille Français commandés par le célèbre Lauzun ; mais de son côté Guillaume, dont le coup d'œil pénétrant avait vu que le nœud de la situation ne pouvait se dénouer qu'en Irlande, expédiait à Schomberg des soldats, des armes, des munitions, des provisions de toute sorte. Ce général se vit alors à la tête de trente mille hommes de troupes aguerries, bien disciplinées, et il put prendre l'offensive, sans attendre l'arrivée de Guillaume. Le nouveau roi d'Angleterre lutta en ce moment contre les partis et les conspirations ; malgré son calme, sa froideur, sa patience et son ambition, il ressentait parfois de tels accès de dégoût, qu'il fut sur le point, dit-on, d'abandonner l'Angleterre et de retourner en Hollande. Mais ses amis raffermirent son courage, et il ne songea plus qu'à passer en Irlande pour brusquer le dénoûment. Il s'embarqua le 4 juin 1690, accompagné du prince George de Danemark, du duc d'Ormond, des comtes d'Oxford, de Scarborough, de Manchester et de plusieurs autres seigneurs de distinction. Douze jours après, il était au quartier général de l'armée anglaise. Sous son active direction, la guerre prit aussitôt une nouvelle face. Comme il parcourait en personne tous les postes avancés, ses officiers

l'exhortaient à user de précautions ; il leur répondit qu'il n'était point venu en Irlande pour laisser croître l'herbe sous ses pieds. Il ordonna alors une marche rapide sur Dublin, dont la route, aux environs de Dundalk, était interceptée par l'armée irlandaise. Celle-ci s'empressa de battre en retraite, jusqu'à ce qu'elle eût mis le petit fleuve de la Boyne entre elle et l'ennemi. Elle s'arrêta alors et planta ses tentes sur la rive méridionale près de Drogheda. Jacques avait trente mille hommes, et, pour les commander sous lui, son fils Berwick, Tyrconnel, son lieutenant en Irlande, le comte d'Antrim, l'héroïque Sarsfield, Richard Hamilton et Lauzun. Quant à Guillaume, tous les Etats protestants lui avaient fourni leur contingent ; outre les troupes anglaises, commandées par Ormond et Oxford, les gardes écossaises sous les ordres de James Douglas, la cavalerie hollandaise, guidée par Portland et Ginkel, il comptait dans ses rangs plusieurs corps d'élite venus d'Allemagne, un régiment de Brandebourg, un autre de Finlande, et une redoutable brigade danoise sous le prince Charles de Wurtemberg ; mais deux corps surtout paraissaient animés d'une terrible ardeur, que stimulait la soif de la vengeance : c'étaient les réfugiés français, commandés par Caillemot, et les protestants d'Irlande, que la présence de Jacques avait livrés sans merci aux insultes et aux persécutions des catholiques. Toute cette armée, dont Guillaume était l'âme, forte d'environ trente-six mille hommes, avait sur celle de Jacques la supériorité du nombre ; mais celle-ci, couverte par un fleuve, occupait une excellente position défensive. Guillaume s'étant porté en avant pour la reconnaître, un poste irlandais, embusqué derrière une haie sur la rive opposée, aperçut le groupe brillant qui l'entourait et tira plusieurs coups de canon ; un boulet atteignit légèrement Guillaume à l'épaule ; on le crut tué. Les Irlandais en poussèrent des cris de joie, et la fausse nouvelle circulant rapidement parvint de postes en postes jusqu'à Dublin, d'où elle fut transmise à Paris ; mais à l'armée, l'erreur ne dura pas longtemps. Après un léger pansement, Guillaume remonta à cheval et parcourut le front de tous ses régiments. La nuit suivante, un conseil de guerre eut lieu sous sa présidence, et, contre l'avis formel des vieux généraux et de Schomberg, il décida qu'on franchirait la Boyne le lendemain de grand matin et qu'on livrerait bataille. La droite de l'armée anglaise reçut l'ordre de passer le fleuve en amont, afin de tourner la gauche de l'ennemi et de lui couper la retraite. A l'heure fixée, Douglas et le jeune Schomberg, fils du maréchal, effectuèrent heureusement le passage ; arrivés sur l'autre rive, ils aperçurent l'ennemi sur deux lignes, derrière un marais. Ils chargèrent aussitôt les Irlandais, qui se retirèrent précipitamment. Hamilton accourut alors à la tête d'un autre corps de cavalerie et d'infanterie, pour attaquer ceux qui avaient passé et empêcher les autres d'arriver au rivage. La situation des premiers devint critique. Le vieux Schomberg se mit alors à la tête des protestants français, et, traversant la Boyne avec eux : « Messieurs, leur dit-il, voici vos ennemis. » Son arrivée sur la rive opposée rétablit le combat. Lauzun vit le péril et détacha rapidement dans cette direction sa vaillante brigade, soutenue par Sarsfield à la tête de quelques escadrons. L'aile droite des Anglais fut ainsi arrêtée, tandis que Guillaume faisait des efforts inouïs pour franchir le fleuve avec son centre et sa droite, exposés au feu terrible de la rive opposée. Tout le poids de la bataille tomba sur les réfugiés français, qui, souvent rompus et toujours reformés, luttèrent contre le nombre avec un héroïque courage. Malheureusement, en les ramenant une dernière fois à la charge, le maréchal de Schomberg fut enveloppé par un corps irlandais et reçut à la tête deux blessures mortelles ; en ce moment, la confusion qui régnait sur le champ de bataille était si grande, que l'impétueux maréchal tomba mort sans qu'on puisse dire s'il périt de la main des Irlandais ou de celle de ses propres soldats. Cet événement faillit être fatal à l'armée de Guillaume par le désordre qu'il y causa. Mais la présence de ce prince sur l'autre rive, qu'il venait enfin d'atteindre avec son aile gauche, changea la face du combat. A l'aspect de ces troupes nouvelles, toute l'infanterie irlandaise du comte d'Antrim jeta les armes et s'enfuit honteusement. La cavalerie tint ferme et disputa longtemps la victoire : Guillaume, le bras en écharpe et tenant son épée de la main gauche, la chargea plusieurs fois en personne, à la tête de sa cavalerie danoise et hollandaise. Une balle perça ses habits, une autre emporta le talon de sa botte ; mais il se plaisait au milieu du péril, ne trouvant que là l'entière aisance de la parole comme de la pensée, des mots heureux et d'entraînantes saillies. Il décida lui-même sa fortune et enfonce enfin cette redoutable cavalerie, qu'il mit dans un état complet de déroute, malgré les efforts d'Hamilton, qui, dangereusement blessé dans la mêlée, eut de plus le malheur d'être fait prisonnier. Guillaume était vainqueur ; Jacques, témoin de son désastre, vit qu'en se rapprochant les deux ailes de l'armée anglaise allaient le serrer comme dans un étau, et il se hâta de donner le signal de la retraite. Ce malheureux prince s'était tenu constamment sur les hauteurs assez éloignées de Dunmore, entouré de quelques escadrons

de cavalerie, et il croyait sa victoire si assurée, qu'on l'entendit s'écrier plusieurs fois, en voyant les charges brillantes d'Hamilton : « Épargnez, épargnez mes sujets d'Angleterre ! » Mais lorsqu'il vit que le sort de la journée se prononçait contre lui, il se retira vers Dublin, sans tenter le moindre effort pour rallier ses troupes et les ramener au combat. Doué d'un brillant courage personnel, Jacques était dépourvu de tous les talents d'un général. On dit que le vieux capitaine irlandais O'Regan ne put retenir cette exclamation : « Ah ! que les Anglais changent avec nous de généraux, et nous ne craignons pas de leur offrir la bataille encore une fois. » Ce furent les Français qui, seuls sur la gauche et sans se rompre, soutinrent le dernier effort du combat ; ils serrèrent leurs rangs et couvrirent la retraite. Guillaume n'osa point poursuivre un ennemi qu'il était loin d'avoir écrasé ; au reste, il s'était surpassé lui-même dans cette grande journée, où, malgré sa blessure, il resta dix-sept heures à cheval, payant de sa personne et présent partout.

Il avait donné des ordres formels pour qu'il n'y eût pas d'effusion de sang inutile, et il appuya ses ordres par un acte de louable sévérité. Un de ses soldats, après la bataille, massacra trois Irlandais qui demandaient quartier. Le roi le fit pendre sur le lieu même. Après la victoire, il ne fit paraître ni joie ni le moindre air de vanité ; et lorsque ceux qui l'approchaient le plus familièrement lui firent les compliments qu'on ne manque jamais d'adresser aux princes en pareille circonstance, il parut prêter si peu d'attention à leurs louanges qu'ils comprirent aussitôt que la meilleure manière de lui faire leur cour était de ne lui parler ni de sa blessure ni de tout ce qu'il avait fait dans cette grande journée. En un mot, il fut aussi grave et aussi tactique que de coutume.

Les pertes de Jacques II, dans la journée de la Boyne (juillet 1690), ne furent que de quinze cents hommes ; celles des Anglais s'élevèrent à peine à cinq cents. Ce ne fut donc pas une bataille, à en juger par les résultats matériels ; mais les conséquences en furent immenses. Le roi détrôné n'était pas de ceux qui comptent la mauvaise fortune ; il repassa aussitôt en France, tandis que son heureux rival profitait de sa victoire pour apaiser toutes les résistances et consolider son pouvoir. La chute de Drogheda, la prompte soumission de plusieurs places, entre autres de Dublin, où Guillaume fit, le 9 juillet, une entrée solennelle, l'adhésion des esprits encore incertains et l'affermissement de son trône en Angleterre, telles furent pour ce prince les suites immédiates de la bataille de la Boyne, ère fatale de laquelle datent tous les malheurs qui signalèrent si tristement la fin du règne de Louis XIV.

Quant au roi Jacques, le neuvième jour après la bataille, il débarqua à Brest avec un excellent appétit, fort gai et d'humeur cauteuse. Il raconta l'histoire de sa défaite à ceux qui voulaient l'écouter. « Mais, dit Macaulay, des officiers français qui entendaient la guerre, et qui comparèrent son récit à d'autres relations, déclarèrent qu'encore bien que Sa Majesté eût vu la bataille, elle ne savait rien de ce qui s'était passé, sinon que son armée avait été battue. » De Brest, Jacques se rendit directement à Saint-Germain, où l'attendait Louis XIV.

BOYNEBURG VON LENSFELD (Maurice-Henri, baron DE), général prussien, né en 1788, servit de 1804 à 1814 dans les guerres contre Napoléon. La paix le trouva colonel ; il entra au service de l'Autriche. Nommé général major en 1832, et feld-maréchal lieutenant en 1842, il fut employé en 1848 contre l'insurrection de Lemberg en Galicie. Après avoir commandé la ville de Troppau, il prit sa retraite.

BOYS (Thomas), vice-amiral anglais, né en 1763, mort en 1832. Il entra dans la marine en 1777 et prit part à un grand nombre de combats contre les flottes françaises. Il fut nommé contre-amiral en 1819, et vice-amiral en 1830. — Son père, Guillaume Boys était chirurgien et avait publié un ouvrage très-estimé des antiquaires, sous le titre de *Documentes pour l'histoire de Sandwich*, 2 vol. in-4°.

BOYSE, BOYS ou BOIS (Jean), théologien anglais, né à Nettleshead en 1560, mort en 1643. Il fut un des six théologiens chargés par Jacques Ier de faire une traduction de la Bible, et il concourut à la publication des œuvres de saint Jean Chrysostome. On lui doit en outre : *Veteris interpretis cum Beza antiquæ recentioribus collatio in quatuor Evangelis et Actis apostolorum*, travail qui ne fut imprimé qu'après sa mort (Londres, 1655).

BOYSE (Samuel), poète anglais, né en 1708, mort en 1749. Il passa presque toute sa vie dans la dissipation et souvent dans la plus profonde misère. Parmi ses poésies, dont la plupart parurent dans des recueils périodiques, on remarque le *Tableau de Cebes* (1731), et surtout un poème intitulé *The Deity*, dont Fielding et Hervey ont fait beaucoup d'éloges. Il traduisit aussi en anglais le *Traité sur l'existence de Dieu*, de Fénelon.

BOYSEAU (Pierre DE), général espagnol, né à Saint-Gérard, près de Namur, en 1659, mort en 1741. Après avoir assisté aux batailles de Fleurus, de Steinkerque et de Nerwinde, il s'enferma dans Charleroi et osa traverser

les lignes des assiégeants pour aller prévenir l'électeur de Bavière du besoin qu'avait cette ville d'être promptement secourue. La guerre dite de la Succession lui fournit de nouvelles occasions de montrer son courage. Ramillies, Oudenarde, Malplaquet, Saragosse, Barcelone, furent ensuite le théâtre de nouveaux exploits, qui furent récompensés plus tard par le titre de marquis de Châteaufort et la charge de capitaine général de la Vieille-Castille.

BOYSEN (Pierre-Adolphe), théologien luthérien allemand, né à Aschlesleben en 1690, mort en 1743. Il fut professeur à Halberstadt, et publia en latin de nombreux ouvrages de philosophie, d'histoire, de théologie, notamment : *Commentarius de virtutibus quibus sicut ad litteras admitti magnos in studiis fecerunt progressus* (Wittenberg, 1711) ; *Historia Michaelis Serveti dissertatione enarrata* (1712), etc.

BOYSEN (Frédéric-Eberhard), historien et savant allemand, fils du précédent, né à Halberstadt en 1720, mort en 1800. Il se livra à l'enseignement et donna une excellente traduction du Coran d'après le texte arabe. On lui doit, en outre : *Monumenta inedita rerum germanicarum, præcipue Magdeburgicarum et Halberstadiensium* (1761) ; des *Lettres théologiques* en allemand (1765-1766) ; une *Histoire universelle ancienne* (1767-1772, 10 vol.) ; *Magasin historique universel* ; *De voce philosophi*, sous le pseudonyme de Kuhn (1771), etc.

BOYSSAT. V. BOISSAT.

BOYSSIÈRES ou BOESSIÈRE (Jean DE), poète français, né à Clermont-Ferrand en 1555. Il abandonna la carrière du barreau pour s'adonner à la poésie, et se rendit à Paris ; mais il ne tarda pas, comme il nous l'apprend lui-même dans ses stances, à regretter la vie nouvelle qu'il s'était faite, sa fortune dissipée, et l'Auvergne, Car, dit-il,

Car je perds dans la France et mon temps et ma peine.
La France, l'ingrate . . .

Il publia successivement trois volumes d'élégies, sonnets et autres compositions poétiques, sous le titre de *Premières, secondes et troisièmes œuvres* (1578-1579). La plupart de ces poésies ont pour sujet l'amour ou les femmes, et elles manquent souvent de clarté. Jean de Boyssières entreprit aussi une traduction en vers de la *Jérusalem délivrée*, mais il ne publia que les trois premiers chants, et cette traduction était fort médiocre.

BOYTACA ou BOYTAQUA, célèbre architecte portugais, mort avant 1528. Dès 1490, il fut employé par le roi Jean II, fortifié en Afrique Arzila et Tanger, et construisit le magnifique couvent de Bélem, élevé sur l'emplacement d'une chapelle où Vasco de Gama allait faire ses dévotions au moment d'accomplir son voyage aux Indes.

BOYVE (Jonas), chroniqueur suisse, né en 1656, mort en 1739. Il fut pasteur de l'église des Fontaines, dans la principauté de Neuchâtel. Il composa plusieurs ouvrages, restés manuscrits, sur les antiquités et sur l'histoire de la Suisse. L'un de ces ouvrages, intitulé *Dictionnaire monétaire*, fut ensuite augmenté par son petit-fils Jérôme-Emmanuel Boyve, qui en a publié un extrait dans ses *Recherches sur l'indigénat helvétique* (Neuchâtel, 1778).

BOYVE (Jean-François), juriconsulte du XVIII^e siècle. On lui doit : *Définitions et explications des termes du droit consacrés à la pratique du pays de Vaud* (1750) ; *Remarques sur les lois et statuts du pays de Vaud* (1756), etc.

BOYVEAU-LAFECTEUR, médecin, né à Paris vers 1750, mort en 1812. Il a donné son nom à un rob antisiphilitique qui est devenu une source abondante de profits pour lui et pour ceux qui continuent à l'exploiter. On a de lui divers écrits relatifs à cette drogue et au genre d'affections qu'elle est destinée à guérir : *Recherches sur la méthode la plus propre à guérir les maladies vénériennes* (1789) ; *Traité des maladies vénériennes anciennes et récentes, et méthode de leur guérison par le rob antisiphilitique* (1814) ; *Traité des maladies physiques et morales des femmes* (1812).

BOYVIN, graveur français. V. BOIVIN.

BOYVIN (Jean), juriconsulte franc-comtois, né à Dôle en 1580, mort en 1650. Il prit une part très-active à la défense de Dôle, assiégée par les Français, et publia ensuite l'histoire de cette défense sous le titre de : *Le Siège de la ville de Dôle, capitale de la Franche-Comté de Bourgogne, et son heureuse délivrance* (1637). Il fut successivement avocat général, conseiller et président au parlement de Dôle. On lui doit encore : *Notes sur la coutume de Franche-Comté* ; *Traité des monnaies et des devoirs et offices du général des monnaies*. Il avait composé ce traité pour l'instruction de son fils Claude-Etienne Boyvin, général des monnaies du comté de Bourgogne, qui publia le *Bon Bourguignon*, en réponse au *Bellum Sequanicum* de Jean Morelet.

BOZE (Claude Gros DE), archéologue et numismate, né à Lyon en 1680, mort à Paris en 1753. Incertain sur sa vocation, il se fit d'abord recevoir avocat ; mais un voyage à Paris et la connaissance qu'il y fit des célébrités de la numismatique le déterminèrent à se consacrer à l'étude de l'antiquité. Elève, puis pensionnaire de l'Académie des inscriptions, il en fut élu secrétaire perpétuel en 1706, quoiqu'il n'eût que vingt-six ans ; remplaça Fénelon à l'Académie française (1715), et fut nommé, en 1719,